

Renata Bizek-Talara

DIRE L'INDICIBLE : LA COMMUNICATION
PERTURBÉE DANS *LA TERRE*
D'ASILE DE PIERRE MERTENS

Pierre Mertens (né en 1939), romancier, juriste, diplomate et critique littéraire, occupe dans l'univers intellectuel belge une place indéniable qui « lui vaut, comme à tous les prophètes, autant d'amour que de haine » (Renard, 2001 : 29). En tant que spécialiste du droit international et observateur judiciaire de la Ligue des droits de l'homme, il effectue des missions là où les négociations sont particulièrement difficiles et où la volonté de s'entendre se heurte à un refus opiniâtre. Les perturbations politiques connues pendant ses lointains périple nourrissent constamment sa création littéraire qui devient par là une sorte de chronique moralisatrice du romancier, observateur impitoyable du monde contemporain et défenseur des justes causes perdues d'avance.

Souvent confronté à différents conflits et à d'obscures mystères qui laissent la société indifférente, Mertens connaît la force destructrice de l'incompréhension et lui consacre les meilleurs de ses oeuvres. Le roman *La Terre d'asile* (Mertens, 1987) nous semble particulièrement intéressant à cet égard, car il aborde le problème de l'impossibilité de communiquer d'une manière la plus exhaustive et complexe. Inspiré par sa mission au Chili en 1976, l'écrivain y transpose ce qu'il en sait de la situation socio-politique au moment de Pinochet et des exilés politiques réfugiés en Belgique. Cependant, au lieu de nous raconter son voyage à Santiago et de nous faire un compte rendu de ses explorations, il recourt à la fiction littéraire et met en scène le personnage fictif, Jaime Morales, dont l'histoire est la cible du roman. C'est par le biais de cet exilé chilien, arrivé en Belgique pour s'y réfugier, que nous connaissons, ou au moins nous devrions connaître, la situation socio-politique du Chili.

La mission de Morales s'avère pourtant problématique : il ne parvient pas à expliquer à ses hôtes, activistes belges avides de sensations fortes,

les horreurs de la guerre. Il manque à Morales les mots justes pour les décrire. Comment parler, dès lors, de ce mal indicible ? Comment exprimer la lutte inégale de l'homme face à l'insaisissabilité de la souffrance ? Comment parler des émotions quand le langage ne semble plus approprié à l'énonciation de la douleur autant physique que psychique ? Constatant que les mots ne peuvent pas exprimer son drame, le héros mertensien utilise, dans un premier temps, quelques procédés habiles afin d'éviter des propos anodins, pour se murer enfin dans un silence profond et consternant.

Lors du premier entretien au Haut Commissariat de Bruxelles, l'exilé chilien, quoique prêt à faire part de son expérience douloureuse, ressent déjà l'impossibilité d'expliquer à ses acolytes belges ce qu'il a vécu sous le régime de Pinochet : il comprend que souffrir n'entraîne pas qu'on puisse en raconter le degré de douleur. Elle est profondément entrée dans sa chair et n'est pas conçue par sa pensée. Les mots, même les plus justes comme peur, supplice ou désespoir, lui semblent trop connus, voire trop banals, et ne suffisent pas à exprimer ses émotions. Cette insuffisance des moyens d'expression décourage le protagoniste de tout aveu :

Les mots l'ont trahi qui lui semblent à présent ridiculement démunis, infirmes, pour exprimer ce dont il est question. Non qu'il s'exprime avec difficulté en français ou que le vocabulaire lui fasse défaut, non ! C'est autre chose plus grave, d'irréparable. Il lui paraît plutôt que la réalité à laquelle ces mots renvoient est rongée de l'intérieur, qu'il n'en reste qu'un spectre (Mertens, 1987 : 16).

Le héros n'a pas le talent du romancier et ne sait pas raconter sa souffrance. De plus, ses mots, bien qu'ils réouvrent les plaies et évoquent d'affreux souvenirs, ne suffisent point à satisfaire la soif de « sensationnel » des activistes belges. Le réfugié remarque vite leur absence d'émotion, leur manque d'intérêt, voire même leur déception :

Il faut avouer que Jaime Morales n'avait pas grand-chose de neuf à leur annoncer, il n'avait aucune révélation à faire, nulle sensation à produire, pas même un pronostic à formuler. Le seul message qu'il eût à leur adresser, ce que rien précisément, n'avait changé depuis déjà si longtemps, et que rien ne semblait devoir se modifier avant une éternité : cela valait-il la peine de les convoquer, de leur faire perdre leur temps ?

Ainsi, même le pire ne sortait plus de l'ordinaire. Il s'était entendu dire que des hommes et des femmes disparaissaient chaque jour à Santiago, à Antofagasta, à Linares, A Arica. Il leur avait cité le cas de cet enfant qui avait disparu au carrefour des rues Santa Rosa et Sebastopol : ce sont les enfants, avait-il dit,

qui dans une famille disparaissent parfois les premiers. Mais cela non plus n'était pas inédit, on avait déjà entendu plus effroyable (Mertens, 1987 : 36).

Que leur dire alors pour les satisfaire ?, se demande-t-il. Jaime Morales sait bien que « sur la pires des abominations », on ne peut dire que « de très terrifiantes banalités » (Mertens, 1987 : 83). Il en raconte quelques-unes et s'en excuse, confus de leur raconter ce qu'ils ont déjà tous cent fois entendu. Par la suite, il refuse de s'extérioriser et de livrer son secret, car étaler ses blessures est pour lui « comme confier un être cher à la sollicitude d'une brute » (Mertens, 1987 : 15). C'est aussi perdre une part de soi-même :

[...] il est des choses d'une nature telle que lors qu'on les confie à certaines gens, on a l'impression d'en être spolié, l'instant après elles ne vous appartiennent plus, elles ont été si bien détournées de leur sens qu'elles sont tout juste bonnes à être mises au rebut. Alors qu'on voudrait ne jamais s'en dessaisir, ne pas les laisser échapper, s'y cramponner comme à l'une de seules certitudes qu'on détienne encore (Mertens, 1987 : 15).

Finalement, le héros est amené aux confins de la parole où il ne parvient plus à retrouver les mots justes. Le langage est alors victime d'un phénomène d'usure qui s'ajoute à ses difficultés : les mots, sortant tout saignant du cœur, se vident de leur sens et ne touchent personne. En reprenant une formule d'A. Camus, nous pouvons constater que « parler sépare », car plus le héros en dit, moins il est compris : rien de ce qu'il énonce n'arrive à sa destination. Par conséquent, l'impossibilité d'exprimer ses émotions entraîne l'impossibilité d'émouvoir ses camarades belges qui s'attendent à frémir, à éprouver « une bouffée de cette solidarité humaine qui réchauffe les cœurs », à souffrir à l'unisson des malheurs de leur nouveau compagnon (Early, 1987 : 7).

Il faut ajouter que pour éloigner tout soupçon d'une inadaptation au pays d'accueil et pour délivrer son personnage de tout contrôle, l'auteur le met sous l'influence de l'alcool, mais la communication reste toujours impossible : « J'ai l'impression que l'essentiel m'échappe, que rien de toute façon n'explique jamais l'innommable, qu'il serait même indécent que puisse vraiment s'expliquer ce qui nous est arrivé » (Mertens, 1987 : 50).

La douleur sous la torture, la peur et la souffrance sont indicibles également pour une autre raison. Les mots réouvrent les plaies et le font souffrir une deuxième fois. Son séjour en Belgique réactive les souffrances vécues au Chili et lui fait revivre les affres de la dictature. D'interminables interrogatoires, interviews et examens médicaux réveillent son angoisse et ne permettent pas d'oublier son expérience douloureuse. Le héros voudrait reconstituer sa vie,

ne plus penser au passé, mais ces tentatives s'avèrent vaines, car le passé surgit à la moindre sollicitation: les témoignages qu'on lui demande sans cesse de porter, évoquent le souvenir de la torture toujours lancinant, prompt à jaillir dans ce pays d'accueil et à se nourrir de lui-même. Par conséquent, la situation du personnage devient proprement kafkaïenne: il retrouve en Belgique ce qu'il voulait fuir en quittant le Chili.

Au début, J. Morales consent à jouer le rôle qu'on lui prescrit, pour ne pas paraître ingrat envers ses bienfaiteurs, mais il prend vite ses distances par rapport au discours qui ne colle pas à la réalité. Pour se protéger, il recourt à l'ironie, d'abord estompée et salubre, qui devient avec le temps de plus en plus mordante. Pour en donner un exemple concret, nous pouvons évoquer son premier interrogatoire lors duquel l'exilé, agacé par la froideur insultante du fonctionnaire, lui déclare, souriant, d'avoir choisi la Belgique pour des raisons climatiques (Mertens, 1987: 18). Las de répondre aux mêmes questions, le réfugié commence à ironiser d'une manière plus caustique. Voici comment il résume l'une de ses interviews:

Qu'a t'on dit lorsqu'on a énuméré la panoplie stéréotypée des supplices et décrit pour la cent et unième fois l'apposition des électrodes sur la plante des pieds et les parties génitales, les privations de sommeil et de nourriture, le garrotage du corps nu à un sommier de fer, la tête recouverte d'une cagoule de cuire? Que répondre à cette très bronzée connasse de journaliste qui, ses lunettes solaires placées en visière au sommet de son front, lui avait demandé en aparté, à la fin de la conférence de presse où il avait fait naufrage, s'il se comptait parmi les hommes que le régime avait le plus malmenés? Qu'il avait pas tenté de battre un record? (Mertens, 1987: 58).

Au fur et à mesure que le Chilien perçoit la fausse générosité de ses hôtes, son ironie devient plus acerbe et se transforme en sarcasmes et invectives. L'épisode qui a lieu lors d'un séminaire sur la répression dans le tiers-monde, est à cet égard le plus illustratif: mis en colère par l'un des jeunes gauchistes, il lui traduit en espagnol « une formule bien sentie » en la transformant en une injure: au lieu d'« aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » J. Morales profère: « emmerdez-vous les uns les autres comme je vous emmerde » (Mertens, 1987: 228)¹.

Ces invectives présentent sans aucun doute un intérêt particulier. L'insulte n'est pas qu'une simple parole: comme le remarque M. Yaguello, l'invective

¹ Ce jour-là, il se promet de ne plus jamais entendre un discours théorique sur la torture, ni en parler.

« relève de la fonction d'incitation tout acte de communication qui transforme ou vise à transformer la réalité ou les êtres, qui vise à affecter le cours des événements ou le comportement de l'individu » (Yaguello, 1981 : 25). Ainsi, équivoque à l'acte, elle devient à la fois une arme et un instrument de défense. Elle est aussi le signe d'une profonde frustration, d'impuissance et de désespoir. Faisant violence au langage et le poussant à l'excès, Mertens pratique une sorte de « poétique de l'extrême » et signale par là l'insuffisance communicative du langage conventionnel.

Au delà de l'ironie et de l'injure, le personnage a recourt à la dérision qu'il manifeste autant par ses actes, que par ses paroles : il s'endort pendant un meeting alors qu'on parle du Chili (Mertens, 1987 : 68) ; il demande au Haut Commissaire de le mettre en contact avec un terroriste chilien pour pouvoir adresser à ce dernier ses félicitations (Mertens, 1987 : 140) ; le réfugié avoue enfin, de manière scandaleuse pour ceux qui l'interrogent continuellement sur ce sujet, que la torture le « fatigue » (Mertens, 1987 : 67). Son comportement provoque une consternation générale et le fait prendre pour « un fou, frappé par une sorte d'hystérie glacée, éteinte » (Mertens, 1987 : 67) :

L'insigne faiblesse des termes employés pas Jaime les dérangent visiblement, les rendaient nerveux. Il n'en avaient pas perçu la mortelle pâleur. Ils n'en avaient pas perçu que celui-ci se trouvait littéralement à court des mots. Surtout, ils n'avaient pas relevé que Jaime Morales, pour parler de « sa fatigue » et de ce qu'il l'avait provoquée, s'était exprimé en présent (Mertens, 1987 : 68).

L'impossibilité de communiquer ses émotions est aussi due à la différence sémantique lors du décodage des mots. La langue est ambiguë et les malentendus inévitables pour l'étranger. Les « mauvais traitements » dont parle le délégué est un euphémisme choquant pour le réfugié qui a été torturé (Mertens, 1987 : 14). Pour le fonctionnaire, même le mot « torture » a une acception différente que pour Morales : aux yeux du Haut Commissaire, elle a surtout le sens de châtiment physique, tandis que le Chilien garde avant tout le souvenir de la souffrance psychique. La surveillance continue, les fouilles effectuées dans sa maison pendant son absence, la peur d'une arrestation soudaine et enfin la vision de la torture sont pour lui aussi intolérables et destructives que les supplices physiques.

En rentrant chez lui à Santiago, Morales trouvait toujours des traces à peine perceptibles d'une visite : des visiteurs fantomatiques déplaçaient légèrement un objet (un livre dans la bibliothèque, l'encrier sur la table ou la photo de sa femme), laissaient un tiroir entrouvert ou des empreintes de doigts sur une vitre. Les contrôles et l'ingérence permanentes dans son intimité lui paraissaient

pires que les cruels interrogatoires. C'est l'une de ces visites clandestines qui l'a, à vrai dire, poussé à s'enfuir en Belgique : en effet, un jour, il a trouvé un gant noir sur sa table de travail, laissé par la police, sur une lettre écrite à sa femme. Le fait de trouver ce petit bout de cuir a été une goutte d'eau qui a fait déborder le vase : le héros a décidé de mettre fin à ce harcèlement moral et de s'enfuir à l'étranger.

Cependant ces expériences, si traumatisantes et humiliantes pour le réfugié, ne semblent point perçues comme telles par ses interlocuteurs belges. Ils ne le comprennent pas et trouvent même ses propos insensés : il leur parle d'« un autre monde, où l'on peut être contraint de vivre ainsi dans une villa, sur la côte, à cent vingt kilomètres de chez soi, un monde où des inconnus s'amuse à déplacer de menus objets, où l'on peut abandonner dans une chambre donnant sur la mer un gant de cuire noir » (Mertens, 1987 : 18). Morales sent que son témoignage ne répond pas à leurs attentes et à leurs schémas idéologiques. Le héros reste enfermé dans l'image que ses bienfaiteurs se font de lui et ne sait en sortir, car il n'est pas préparé à ce nouveau rôle de victime de l'Histoire. Il est à ce point coincé dans un noeud de paradoxes qu'il commence à souffrir de ne pas pouvoir corriger l'image que chacun se fait de lui et dans laquelle, il ne se retrouve pas. Comme le note Jacques Cels, en glosant la situation du protagoniste, « *je* est un autre et ce *lui* qu'ils vont choyer ; *Moi*, je ne suis plus sûr de pouvoir exister pour quiconque » (Cels, 1989 : 76).

Le réfugié comprend vite que son témoignage de victime de la dictature compte plus que lui-même, en tant qu'homme. Il voudrait qu'on l'adopte pour ce qu'il est : un homme ordinaire qui pense aux banalités de la vie quotidienne, aux femmes et à l'amour. C'est justement ce qu'ils ne peuvent pas accepter : les Belges le tiennent pour une victime de l'Histoire et n'ont pas besoin d'un simple individu, semblable à eux-mêmes. Mais le héros refuse de jouer le rôle du « réfugié », d'être « un militant-fétiche, une mascotte, un zombi dont les étudiants pleins aux as attendent qu'il entre en transe » (Mertens, 1987 : 230).

Par ce refus de dévoiler sa souffrance, Morales dénonce l'hypocrisie de ses bienfaiteurs et le vampirisme verbal du militantisme belge qui « n'a jamais assez de sang pour satisfaire sa soif d'apocalypse » (Mertens, 1987 : 39), ou « assez de cadavres à se mettre sous la dent » (Grodent, 1987 : 153). Aveuglés par la quête de nouvelles émotions et de sensations fortes, ils ne voient pas l'homme en lui. Comme le constate ironiquement A. Early, « ici, on vous consomme les images de misère humaine comme on consomme, disons, de la bière ou du parfum, des idées, des femmes. [...] Ce sont en plus, des gens pressés qui ont peu de temps à vous consacrer » (Early, 1987 : 7). Morales le remarque aussi, dès son débarquement à Bruxelles : il « éprouve le sentiment qu'on lui fait passer un examen d'entrée où les blessures infligées tiendraient lieu de *curriculum* »

(Mertens, 1987 : 15). L'attitude du délégué du Haut Commissariat à l'émigration, qui l'interroge, lui fait même penser à celle d'un « commissaire-priseur » qui met « la souffrance aux enchères. » (Mertens, 1987 : 14).

Il faut ajouter que le protagoniste ne comprend pas non plus ce dont parlent ses « sauveteurs ». Certains militants barbus, souvent « déguisés en treillis de commandos », conçoivent la torture comme « une technique de mort », comme si « elle s'intégrait à un schéma » (Mertens, 1987 : 230). Les jeunes qu'il côtoie dans le campus de l'ULB, synecdoque de la société belge, regroupe des individus vivant dans l'abstraction, échangeant des théories et ignorant complètement les réalités de la vie pendant la dictature. « J'ai atterri au pays des concepts », avoue-t-il (Mertens, 1987 : 230). Ainsi, Mertens propose-t-il une réflexion sur la futilité de certaines attitudes politiques qui aident pour l'amour des idées, non simplement pour l'amour des hommes.

Il est frappant de révéler que cette impossibilité de communiquer ses émotions ne concerne pas seulement les événements vécus, mais aussi la situation actuelle du protagoniste. Le passé pèse sur le présent et ne permet pas d'exprimer ses sentiments même dans des situations intimes. Les tentatives de s'approcher de la ressortissante colombienne, qui entretient les studios du campus, de lui dire quelques paroles agréables échouent aussi : « Il tente de parler à Paulina. D'exprimer seulement la joie qu'il ressent à la voir là, alors qu'il y est aussi ; il s'agit d'une idée simple, rien cependant ne paraît plus difficile à mettre en mots » (Mertens, 1987 : 176).

Comme Dubcek, émigré communiste dans *L'Insoutenable légèreté de l'être* de M. Kundera, le héros mertensien veut parler de ce qu'il ressent, mais il ne dit rien, et se plonge dans le silence qui, paradoxalement, exprime plus qu'un témoignage long et détaillé. Son silence est très éloquent, car il communique l'immensité du drame vécu. Il semble même que la qualité du discours sur la souffrance soit inversement proportionnelle à leur proximité : plus on en parle, moins on en dit. Ceux qui n'ont rien vécu adorent en parler et en font même un élément de « drague » (Mertens, 1987 : 48). Par contre ceux qui ont vraiment souffert, ont connu l'horreur de la guerre et ont expérimenté l'absurde, le trouvent incompréhensible et inexprimable. Le mutisme exprime donc la souffrance mieux que les mots : c'est un cri en silence, un cri déchirant traduisant l'angoisse existentielle de l'homme incapable d'exprimer ses émotions. Il met aussi en évidence les excès du langage qui entraînent malentendu, incompréhension et solitude.

Soit introduit par l'idée que les mots ne suffisent pas, soit par le mal de trop en dire inutilement, le silence est un thème souvent abordé dans les romans mertensiens. *La terre d'asile* introduit la notion de désintégration du langage et valorise visiblement le silence qui constitue une lueur dans cette image

accablante de la société contemporaine: la communication s'établit là où on ne l'espère guère. Dans la salle d'attente d'une clinique, J. Morales voit une infirmière sourire à l'un des patients :

Celui à qui il s'adressait [le sourire] était aveugle. Pourtant son message ne se perdait pas entre elle et son destinataire: il devait le pressentir. Car il le lui retournait. Et la lumière de ces deux sourires se réfléchissait sur tous ceux qui étaient assis dans la salle d'attente, les effleurait comme d'un souffle. J'aime ne regretta pas d'être venu (Mertens, 1987: 168).

Cette scène est une vraie clef de voûte du roman, car elle condamne de toute évidence la parole. La communication des émotions s'établit sans langage: le sourire de l'infirmière parvient à exprimer sa bienveillance même à un aveugle qui ne peut pas le voir. Et pourtant, il décode bien son message et lui sourit à son tour. Leur compréhension mutuelle crée entre eux un lien de complicité, impossible à nouer par le biais du langage. De cette manière, Mertens propose timidement de se tourner vers l'irrationnel et vers l'intuition à la quête du contact.

Par ce recours au thème du silence, le romancier met également en relief tout le drame de l'écrivain moderne, amené à lutter contre l'envahissement des signes, non porteurs de sens, qui noient la véritable communication. Comme Camus, Beckett, Kundera ou Mallarmé, il apporte son témoignage sur ce que la parole peut avoir de risqué, d'inopportun, ou de malaisé, comme si elle restait inadéquate à son objet. En refusant à son personnage la possibilité d'exprimer ses émotions, de dire sa souffrance, Mertens valorise le non-dit et prône la sagesse de l'incertain. Ainsi il émet une hypothèse que le discours ne peut pas, ou mieux encore, ne doit pas tout dire et que l'excès de la clarté n'est que l'envers de l'obscurité. J. Cels confirme ce raisonnement: « Comme tout vrai romancier, [...] Pierre Mertens préfère évidemment manoeuvrer dans les demi-teintes, examiner les creux de pénombre, explorer l'envers du décor, s'attarder dans les coulisses où l'on voit que jamais rien n'est simple » (Cels, 1989: 79).

En renouant avec le roman engagé, *La terre d'asile* présente une vision pessimiste du monde où le manque de communication authentique entraîne la désagrégation des relations interpersonnelles. Il propose également une réflexion approfondie sur l'insuffisance du code langagier, qui condamne l'individu à l'incompréhension mutuelle, au silence et à l'exil intérieur. Une perspective accablante s'ouvre donc sur la portée humaniste du roman: il met en avant la condition humaine de l'homme contemporain, un homme tragique et solitaire, incapable de communiquer ses angoisses.

BIBLIOGRAPHIE

- CELS J. (1989), *Pierre Mertens ou le bon sens du paradoxe*, in: « Pierre Mertens l'arpenteur », textes, entretiens, études rassemblés par BAJOMÉ J., Bruxelles: Ed. Labor, coll. « Archives du Futur », pp. 75-80.
- DENIS B., KLINKENBERG J.-M. (2005), *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Bruxelles: Éd. Labor, coll. « Espace Nord ».
- EARLY A. (1987), « Préface », in: MERTENS P., *La Terre d'asile*, Bruxelles: Éd. Labor, pp. 5-9.
- GRODENT M. (1987), « Lecture », in: MERTENS P., *La Terre d'asile*, Bruxelles: Éd. Labor, pp. 245-260.
- KUNDERA M. (1996), *L'Insoutenable légèreté de l'être*, tr. par KEREL F., Paris: Éd. Folio.
- MERTENS P. (1987), *La Terre d'asile*, Bruxelles: Éd. Labor.
- RENARD M.-F. (2001), « Présentation de Pierre Mertens », in: MICHAUX G., *Histoire et fiction*, Carnières-Morlanwelz: Éd. Lansman, pp. 27-62.
- YAGUELLO M. (1981), *Alice au pays du langage. Pour comprendre la linguistique*, Paris: Seuil.

